

L'homme qui aimait les livres et les écrivains

Robert Soulières

Numéro 79, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38633ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Soulières, R. (1995). L'homme qui aimait les livres et les écrivains. *Lettres québécoises*, (79), 15–16.

L'homme qui aimait les livres et les écrivains

HOMMAGE
Robert Soulières

LA PREMIÈRE FOIS QUE J'AI RENCONTRÉ M. TISSEYRE, c'était il y a seize ans, en 1979, et il avait déjà soixante-dix ans. Je venais de terminer avec fierté mon premier roman pour la jeunesse. Il l'avait lu et, en deux temps trois mouvements, il m'avait habilement conseillé de modifier la fin, de travailler tel personnage pour telles raisons et de revoir tel chapitre ; des détails pour lui, mais lorsqu'on pense remettre un manuscrit parfait, on tombe un peu de haut.

Je n'avais presque rien dit durant la dizaine de minutes qu'avait duré l'entretien, quelques hochements de tête, quelques « hum » murmurés du bout des lèvres et un oui final comme pour approuver le tout. Je n'avais presque rien dit car j'étais profondément impressionné par l'homme que jusque-là je ne connaissais que de réputation. Heureusement, j'étais accompagné de son fils François, qui m'avait empêché, sans le savoir, de me liquéfier sur le tapis de ce bureau immense. Immense, peut-être pas tant que ça, avec un peu de recul, mais son pupitre par contre était véritablement immense, ça j'en suis certain. Immense comme un paquebot, car il soutenait des montagnes et des montagnes de livres et des tonnes de manuscrits. Et derrière tout ça, M. Tisseyre trônait comme un roi, mais sans vanité. Heureux d'avoir tant de lectures à faire, heureux devant peut-être une mine d'or. Car éditer, c'est aussi prospecter. Derrière cet apparent désordre, où une chatte aurait perdu ses petits, se cachait une grande minutie. J'ai toujours été persuadé qu'il pouvait extirper de ce magma de papiers le manuscrit que vous vouliez, la facture égarée ou n'importe quel document.

Le personnage était magique, impressionnant, d'un charisme fou et, pourtant, il ne faisait rien pour ça. Rien pour nous mettre mal à l'aise... mais rien non plus pour nous mettre à l'aise. Il était là tout simplement et, pour le reste, c'était notre problème.

Je me rappelle maintenant un détail sans importance pour ceux qui n'aiment pas écrire, mais qui m'avait alors aussitôt fasciné. C'était la couleur de l'encre de sa plume. Elle était bleue. Pas un bleu banal, ordinaire, mais un bleu ciel pur, un bleu atlantique lorsque la mer est douce, un bleu calme et plein de bonté. Cette couleur m'a hanté plusieurs jours avant que je ne me décide à faire le tour des magasins pour m'en procurer. Je m'attendais à remuer ciel et terre, j'étais prêt à me rendre jusqu'à Paris s'il le fallait pour retrouver cette fameuse couleur (aux vertus magiques sûrement), mais c'est à deux pas de chez moi, chez Pilon, que je l'ai trouvée. Le commis m'a dit : « Ce doit être du *Peacock blue* — bleu paon », et il m'en a vendu un paquet. J'étais content. Nous possédions maintenant une encre de la même couleur et déjà je sentais que je venais

de mettre le pied dans le grand monde de la Littérature avec un grand L ou à tout le moins que je me rapprochais de lui.

Puis les années ont passé et ce n'est qu'en 1987 que je suis entré à plein temps au service des Éditions Pierre Tisseyre après y avoir dirigé la collection « Conquêtes » durant sept ans. Entre 1979 et 1987, je n'ai vu que très rarement M. Tisseyre. Ma timidité et ma peur de bafouiller me donnaient deux bonnes raisons de le fuir. Ma crainte d'avoir l'air ridicule si ça ne tue pas, ça fait mal durant une nuit ou deux — m'en donnait — peut-être une troisième.

Ainsi donc, à partir d'octobre 1987, je n'eus plus le choix, il fallait faire face à la musique. Prenant mon courage à deux mains dès les premières semaines, je rentrais dans son bureau et, assis sur le bout de ma chaise, je lui expliquais où nous en étions avec telle production, tel projet d'annonce ou avec les incontournables, mais nécessaires, subventions, etc., bref, la cuisine littéraire, quoi. Puis, au fil des jours, je me suis rapidement aperçu que cet homme était d'une bonté infinie, d'une étonnante simplicité, d'une générosité sans bornes, d'une grande intelligence et d'une belle lucidité à l'épreuve du temps. Et comme il se plaisait à le dire souvent : « La tête, ça va, il n'y a pas de problème, mais ce sont les jambes qui ne veulent plus suivre ! » Il voyait clair dans les chiffres, mais surtout dans les gens. Il m'a initié au métier d'éditeur sur le tas, sans douleur, sans cours de quarante-cinq minutes, sans crédit ni tape dans le dos, car il n'était pas du genre complimenteur, mais en revanche on pouvait sentir si on l'agaçait.

M. Tisseyre m'a appris des choses qui ne s'enseignent pas : la bonté, la clémence, la clairvoyance, le flair devant un manuscrit, la façon de deviner si un auteur sera un emmerdeur toute sa vie ou s'il saura écouter lorsqu'il le faut et sans servilité. Grâce à lui, j'ai su comment voir si un auteur a des livres dans le ventre ou si c'est la vanité qui l'a poussé à écrire, s'il a un ego à la bonne place et pas trop démesuré. Il m'a montré aussi comment lire un manuscrit et comment éventuellement le refuser avec tact, sans blesser, car les auteurs sont parfois des êtres fragiles, des écorchés vifs. Il m'a appris qu'on peut publier un livre moins bon, jusqu'à une certaine limite quand même, dans l'espoir que le prochain sera meilleur, car les écrivains ne peuvent être en perpétuelle ascension sans faire quelques ratés. M. Tisseyre ne publiait pas un livre, mais une œuvre. Il m'a donc démontré hors de tout doute qu'il faut soutenir les écrivains dans leur démarche de création.

Je crois que je suis allé à la bonne école et je n'ai jamais fait l'école buissonnière. M. Tisseyre ne m'a pas transmis le feu sacré, mais il l'a alimenté et de belle façon.

Durant les dernières années, je ne le voyais que de cinq à sept minutes par jour, pas plus, mais fidèlement tous les jours et je crois qu'il appréciait cette discrétion. Il me laissait aller, il me faisait confiance. Je lui disais ce que j'avais à lui dire, et comme il comprenait très vite, nos entretiens étaient toujours brefs, mais complets. Bien sûr, parfois, lorsque les circonstances l'exigeaient, on se voyait plus longtemps, mais, le plus souvent possible, je le laissais à ses lectures, car il adorait lire, lire pour le plaisir de s'évader et, au cours de la dernière année, lire dans le silence, pour oublier qu'il avait perdu un fils bien-aimé ; lire pour oublier la douleur qui le rongait.

J'aurais beaucoup aimé connaître M. Tisseyre dans la force de l'âge, lorsqu'il avait quarante-cinquante ans et qu'il côtoyait les Aquin, Bessette, Martin, Parizeau, Langevin, Vac ; alors qu'il mettait au monde la littérature québécoise et qu'il faisait les quatre cents coups littéraires avec son ami Patenaude, « Léon Z » pour les intimes, et son associé, André Dussault, avec qui il a fondé, il y a trente ans cette année, les Éditions du Renouveau pédagogique. J'aurais aimé être là pour le voir courir à gauche et à droite, à Québec et à Ottawa entre deux réunions du Conseil supérieur du Livre. J'aurais aimé le voir dans le feu de l'action.

J'aurais aimé être là, mais je ne regrette rien. J'ai eu le bonheur de le voir en fin de course, heureux d'avoir fait ce qu'il devait faire, heureux de voler du temps à la mort, lui qui avait connu la captivité : « On m'a volé cinq ans de ma vie, eh bien, je les reprends main-

tenant ! » disait-il en riant comme pour se faire pardonner de vivre aussi longtemps et en aussi grande forme.

À quatre-vingt-cinq ans, il était toujours aussi content de venir au bureau, c'était son oasis de paix et de joie et, lorsqu'il fallait qu'il s'en éloigne à cause de la maladie, il en était malheureux. Il y venait tous les jours, en conduisant lui-même son auto. Il y venait de 10 h à 13 h 30, parfois même jusqu'à 15 h. Il travaillait tous les jours, alors que d'autres avaient cessé de travailler depuis vingt ans, et sans salaire en plus, car la littérature, c'était sa danseuse comme il disait. Il pratiquait son métier avec plaisir et avec la plus grande passion.

Deux jours avant sa mort, je suis allé le voir à l'hôpital pour lui faire signer un contrat et quelques papiers pour la banque, et pour lui poser une question sur le droit d'auteur qui me chicotait, ainsi que pour lui montrer le prochain budget des revenus et des dépenses. À mon arrivée, je l'ai surpris en train de lire le journal. Il lisait encore ! Il était visiblement faible, mais il avait encore toute cette merveilleuse lucidité qui le caractérisait.

J'aurais aimé que cet homme qui aimait les livres et surtout ceux qui les écrivaient ne meure jamais. Mais cela aurait été en demander beaucoup à la Vie qui ne fait pas ce genre de cadeau.

Robert Soulières

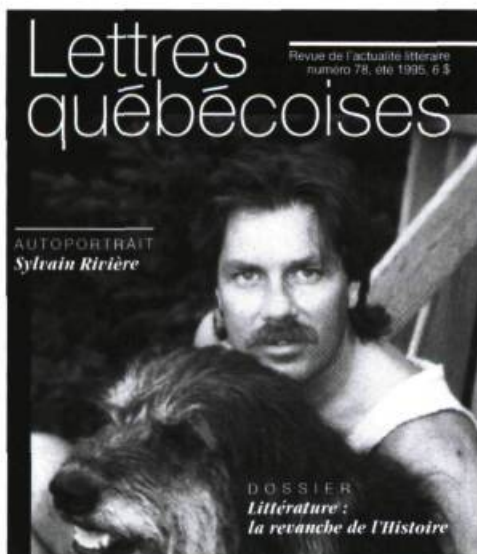
auteur pour la jeunesse

vice-président et directeur des Éditions Pierre Tisseyre



Lettres québécoises

la revue de l'actualité littéraire



Lettres québécoises, une revue entièrement consacrée à la littérature québécoise depuis plus de 15 ans.

1 AN / 4 NUMÉROS (T.T.C.)

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 20 \$	Canada 25 \$
Étranger 25 \$	Étranger 30 \$

2 ANS / 8 NUMÉROS (T.T.C.)

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 35 \$	Canada 45 \$
Étranger 45 \$	Étranger 55 \$

3 ANS / 12 NUMÉROS (T.T.C.)

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 50 \$	Canada 70 \$
Étranger 70 \$	Étranger 80 \$

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____

Tél. _____

Ci-joint : Chèque

Mandat postal

MasterCard

Visa

No _____

Exp _____

Signature _____

Retourner à : Lettres québécoises, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1

Tél.: (514) 525-9518 • Téléc.: (514) 525-7537